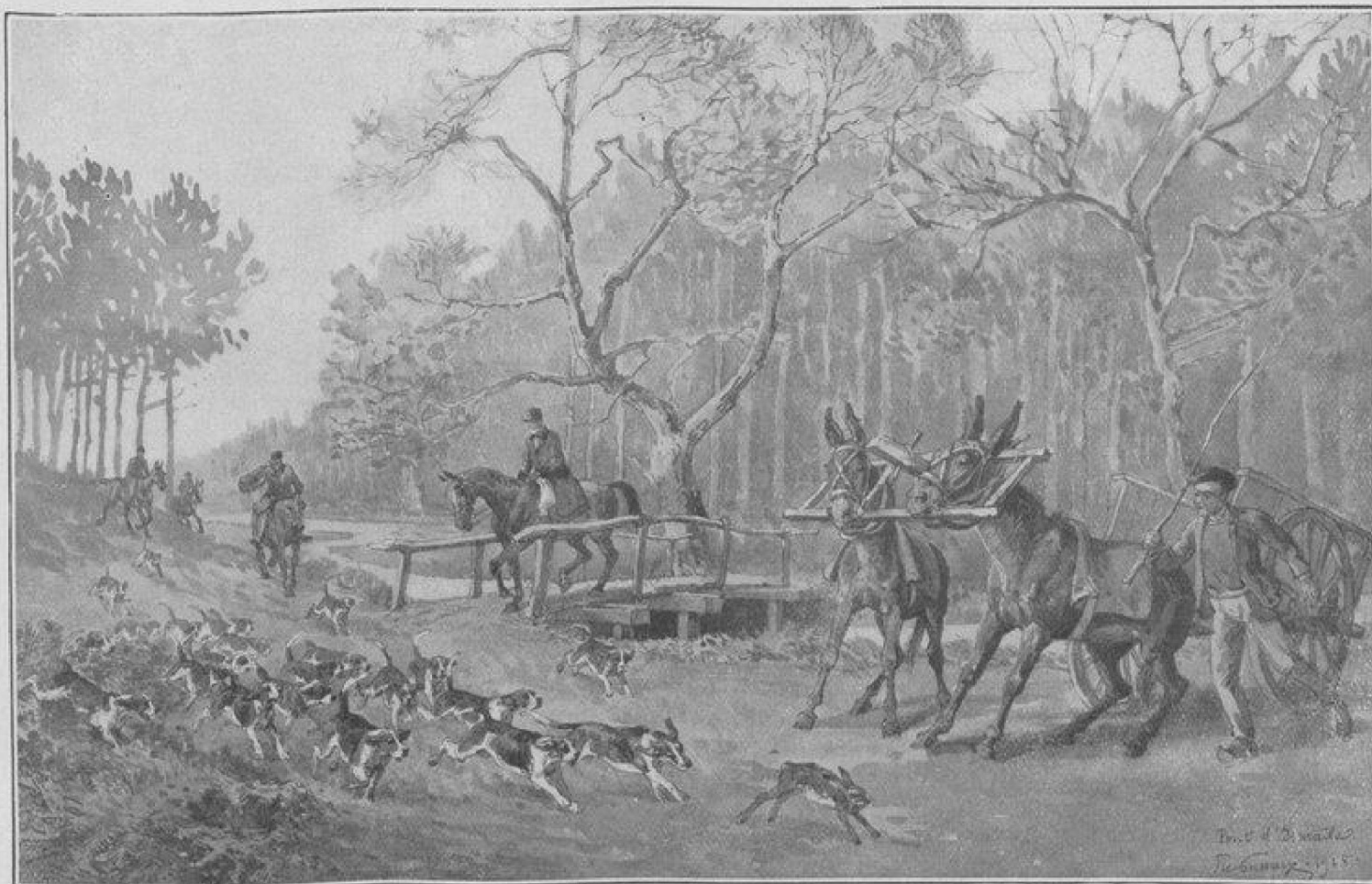


Vénerie

"A GASCON-NORMAND"



L'équipage "A Gascon-Normand", à Castillon (Landes).

LA publicité, n'est-ce point le levier employé pour lancer n'importe quelle entreprise avant même son apparition dans le domaine public ? Un équipage qui prend aime bien à ce que l'on connaisse ses succès. Entrefilets parus, soit dans les grands quotidiens, soit dans les feuilles spéciales, aident à faire connaître le Rallye-Sous-Bois ; le maître d'équipage, quelque désenchanté qu'il soit, en savoure néanmoins un petit fumet d'amour-propre.

Tout autre fut toujours la manière du baron Gérard, trop tôt disparu, et auquel nous rendions dernièrement les derniers devoirs. La discrétion derrière laquelle il cachait les résultats extraordinaires des beagles-harriers, composant son équipage *A Gascon-Normand*, aurait pu passer pour de la coquetterie. Seuls, ses voisins et amis, tant à Maisons qu'à Castillon, savaient jusqu'à quel point de perfection il était parvenu avec l'aide de son piqueux, Raoul, dans le courre si fin du lièvre et combien il était hospitalier à ceux qui partageaient ses goûts.

Malgré lui, sans doute, il consentit à être le porte-drapeau des équipages de lièvre chassant avec des chiens d'origine anglaise. Un ami commun me mit en rapport avec le baron Gérard qui voulut bien me confier la défense de ses chiens en me prenant pour juge ainsi que MM. Grandin de l'Eprevier et de Bernède.

Cette série d'épreuves entre les Ariégeois de M. de Saint-Blanquat et les beagles du baron Gérard remonte à 1910. C'est le point de départ des

épreuves sur lièvre organisées plus tard à La Bastide-de-Sérou : des épreuves de Montargis sur chevreuil en 1914, des compétitions sur lièvre et chevreuil annoncées pour 1925.

Le 24 Septembre 1910, j'avais été convié par le baron Gérard à voir ses chiens chasser sur leur terrain proche de Bayeux à Maisons. Un bel après-midi d'automne, une voie moyenne, le courre se déroula sans incidents notables jusqu'au moment où, malmené, le lièvre vint se taper dans une remise et faire bondir le change. Trois fois, les chiens mirent debout des lièvres frais. Cent cinquante mètres de suite et ils mettaient bas d'eux-mêmes pour revenir à Raoul qui continuait à fouler la remise. Enfin le lièvre de meute rebondit et prend la plaine. Un kilomètre plus loin, les chiens le pillaient, me démontrant à l'évidence combien ils étaient tous de change.

J'arrivai dans l'Ariège en Novembre 1910. L'accueil à l'auberge du Mas-d'Azil fut des meilleurs, les Anglès, comme on nous appelait, n'engendrant point la mélancolie. Le lendemain, réveil dès cinq heures. C'est une des nécessités fâcheuses du courre du lièvre dans le Midi. Il faut être très matinal pour être sur le terrain à la pointe du jour. Les chiens peuvent alors rapprocher les voies de la nuit et avoir l'espoir de lancer. Le soleil brûlant tout sentiment, cette nécessité poussait des passionnés à courir le lièvre la nuit, tel le comte de Toulouse-Lautrec qui y trouva, du reste, la mort, en tombant dans une excavation rocheuse que l'obscurité l'avait empêché de distinguer.



DIRECTEUR,
appartenant au baron Gérard.

Je suis d'un naturel franc. Quand j'arrivai sur le faite du coteau au bas duquel était le rendez-vous et que j'aperçus les Pyrénées, leurs contreforts, les vallées abruptes, tout ce panorama entre le poitrail de mon cheval et mes étriers, j'éprouvai quelque émotion. Je ne fus pas le seul. Le baron Gérard n'avait pas plus que moi des aptitudes d'aviateur. Un lièvre lancé à mi-côte par les Ariégeois de M. de Saint-Blanquat, nous fit oublier par leurs beaux récris nos appréhensions, et c'est par une journée délicieuse que nous vîmes les chiens du Midi chasser le long du jour et persévérer dans la nuit. Un indigène veneur nous apprit ce jour-là que, dans ce pays montagneux, où l'on est forcé de servir les chiens à pied, les aspérités naturelles imposent aux animaux sauvages poursuivis un parcours déterminé dont ils ne peuvent guère varier.

Après une première randonnée sur les coteaux, l'animal remonte à son lancer. C'est là que le veneur du Midi l'attend, soit pour le saluer d'une fanfare, soit pour l'étendre mort d'un coup de fusil. C'est le retour de « complaisance ».

Le lendemain, c'était au tour des beagles-harriers. Vers neuf heures, on lançait un lièvre dans un canton beaucoup plus normal comme courre. Après cinquante minutes d'une menée rapide, les chiens tombaient en défaut sur quatre routes en croix. Retours sur retours nous menèrent jusqu'au soir sans qu'on pût relever le défaut. Un deuil subit, survenu sur ces entrefaites, mit fin à ces épreuves mort-nées et ce ne fut qu'au printemps de 1911 qu'elles reprirent à Castillon dans le beau domaine des Landes appartenant au baron Gérard.

Même réveil matinal. A six heures exactement, le déjeuner était servi pour vingt-cinq personnes, et si l'on débutait par chocolat ou café, on continuait par quelque volaille ou de ces foies roses nature, gardant tout leur arôme natal sans emprunter l'artifice de la truffe

pour en corser le goût. Le plus extraordinaire de ces agapes était que toutes les femmes étaient prêtes en amazone à cette heure, indue pour le beau sexe.

La noire guigne devait nous desservir comme temps durant la quinzaine des épreuves, du 15 Février au 1^{er} Mars.

Le baromètre à 775, l'hygromètre à 70 de moyenne et le thermomètre passant de — 7° la nuit à + 15° dès que le soleil s'élevait.

Durant la première huitaine, la voie fut détestable et les deux équipages concurrents sonnèrent chaque fois la retraite manquée.

Enfin, les beagles eurent un matin un peu plus d'humidité et forçaient leur lièvre, puis n'en manquèrent plus jusqu'à la fin. Le dernier jour, les Ariégeois forçaient à beau bruit un bouquin vigoureux.

Au lieu de s'en tenir aux faits patents, les juges devinrent des diplomates. La rédaction du compte rendu nécessita une année de controverses et finalement le procès-verbal signé au Chapon-Fin, à Bordeaux, ne vit jamais le jour dans la presse. Le point de départ de l'équipage *A Gascon-Normand* date de 1887. Le baron Gérard achetait à M. Dabadie, à Mios, dans la Gironde, son équipage, composé de beagles dans le vieux type :

assez communs, ronds dans leur poitrine, manquant d'encolure et de distinction dans la tête, ils montraient, par contre, de réelles qualités en chasse.

Peu à peu, par de judicieux croisements avec les chiens des chenils de Chabot et Querquie et par l'adjonction de petits harriers, soit lices, soit étalons, importés directement d'Angleterre, l'équipage arrivait à une homogénéité parfaite, ayant le type de grands chiens en réduction. Avant de faire reproduire chien ou chienne, on les faisait chasser toute une saison, ce qui permettait de juger leurs qualités. On ne relevait jamais que d'étalons et de lices tout à fait supérieurs au travail.

C'est en chassant beaucoup et continuellement dans le change, en laissant faire les chiens tout en les observant attentivement et en les ayant toujours bien dans la main, que maître et piqueux arrivèrent à avoir des chiens de change ; et ils émettaient l'avis que ce résultat pouvait être obtenu à condition que la difficulté se représente très souvent dans la même chasse. L'équipage chassait autrefois trois et quatre fois par semaine, c'est dire l'entraînement intensif auquel ils étaient soumis tant au point de vue chasse qu'à celui de la tenue.

La moyenne des prises, chaque saison, variait entre 60 et 70. Depuis deux ans, les lièvres diminuant, on avait réduit le nombre des sorties à deux par semaine. Les chiens n'en

sont pas moins restés sages, étant aux prises avec une nouvelle difficulté, celle de fouler, d'attaquer et de chasser leur animal dans une vraie fourmilière de lapins.

Un autre écueil particulier aux Landes est le mouton sans cesse en mouvement dans les enceintes où il cherche sa nourriture. Il y en a partout, traînant d'une bourrée de genêts à une touffe de bruyères. La voie si fine du lièvre au milieu de ces relents continuels de ber-

gerie est d'autant plus difficile à maintenir.

Sous un masque froid, le baron Gérard cachait une véritable passion pour le courre du lièvre. Conseiller général, député en Normandie, il courait de Bayeux à Paris pour ses devoirs politiques. Quittant le Palais-Bourbon pour le Quai d'Orsay, il passait toute sa nuit dans le train, descendait à la piquette du jour à Morcenx, et, une heure après, foulait la lande rase. L'âge n'avait point ralenti cette existence de continuelle activité et l'automne dernier le voyait encore voyageur inlassable.

Son souvenir laisse des regrets unanimes à ceux qui l'ont approché, d'abord par sa bonté et par son urbanité, cherchant toujours, même à ses dépens, à ne pas contrarier autrui ; il se gagnait la sympathie générale par la droiture de ses convictions ; il faisait dire à un de ses adversaires politiques : « Tout nous séparait, et nous étions amis ». Par sa passion pour l'art de vénerie, il reste un exemple pour ceux qui savent que le courre du lièvre est la reine des chasses.

Ed. GUY DU PASSAGE.

P.-S. — *Continueur des traditions, déjà député du Calvados, le baron François Gérard conserve l'équipage paternel. « A Gascon-Normand » survit et continuera sa brillante carrière.*



L'équipage de M. de Saint-Blanquat, au Mas d'Azil (Ariège).